



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

Numéro 12 (2000)
Le genre de la nation

Ulrike KRAMPLE

Meike LAUGGAS, *Mädchenbildung bildet Mädchen. Eine Geschichte des Begriffs und der Konstruktionen* (La formation des filles crée les filles. Une histoire de la notion et des constructions), Milena, Feministische Theorie, vol. 40, Vienne, 2000, 240 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Ulrike KRAMPLE, « Meike LAUGGAS, *Mädchenbildung bildet Mädchen. Eine Geschichte des Begriffs und der Konstruktionen* (La formation des filles crée les filles. Une histoire de la notion et des constructions), Milena, *Feministische Theorie*, vol. 40, Vienne, 2000, 240 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 12 | 2000, mis en ligne le 20 mars 2003. URL : <http://clio.revues.org/index207.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Presses universitaires du Mirail
<http://clio.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://clio.revues.org/index207.html>
Document généré automatiquement le 02 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Ulrike KRAMPLE

Meike LAUGGAS, *Mädchenbildung bildet Mädchen. Eine Geschichte des Begriffs und der Konstruktionen* (La formation des filles crée les filles. Une histoire de la notion et des constructions), Milena, Feministische Theorie, vol. 40, Vienne, 2000, 240 p.

Depuis une dizaine d'années, l'histoire des femmes germanophone, la *Frauen- und Geschlechtergeschichte*, a commencé à s'intéresser de plus près à l'éducation des femmes, à commencer par des études sur la féminisation de l'enseignement primaire au XIXe siècle, l'accès retardé des femmes aux études supérieures (en 1899 en Autriche), et finalement à l'éducation des jeunes filles, parallèlement et faisant suite à des recherches sociologiques, pédagogiques et psychologiques sur la socialisation sexuée des enfants. Mais faisant suite aussi au second mouvement féministe des années 1970 très attentif aux questions de socialisation, de violence, et, plus particulièrement, de violence par le langage¹. C'est dans ce double cadre que s'inscrit le livre très original de la jeune historienne italienne germanophone Meike Lauggas.

Le point de départ de Meike Lauggas, universitaire et militante féministe, était d'étudier l'enseignement dispensé aux jeunes filles au XVIIIe siècle dans la monarchie des Habsbourg. Les archives de la *Studienhofkommission*, l'administration impériale chargée de l'enseignement, fondée en 1760 qui succède à la compétence ecclésiastique en la matière, constituent la source principale de ce travail. Elles embrassent la période 1760-1792, époque du grand projet de réformes sociales et institutionnelles entrepris par Marie-Thérèse et Joseph II, aboutissant en 1774 à l'introduction d'une scolarité obligatoire de cinq ans, souvent assurée par des religieux, dans toute l'étendue de la monarchie. Au cours de la lecture de ces documents, l'attention de l'historienne est retenue par la grande variabilité de l'orthographe de ce que nous appelons aujourd'hui *Mädchen* (la jeune fille) dont *Mägdlein*, *Mädel*, *Mägden*, *Magdgen* etc., contrastant ainsi avec l'orthographe relativement stable de ces textes administratifs dans leur ensemble. Pourquoi cette incertitude dans la dénomination ? La définition de la « jeune fille », serait-elle moins évidente qu'elle n'apparaît au premier abord ? Le mot *Mädchen* dans ses multiples variantes et synonymes devient « pierre d'achoppement » (20) et incite l'auteur à une réorientation méthodologique. Son regard délaisse ainsi le champs d'une histoire de l'éducation proprement dite pour croiser étymologie, sémantique historique, histoire des mentalités, histoire des rapports sociaux des sexes et critique féministe du langage. Aux textes d'archives se joignent dictionnaires, écrits pédagogiques et débats sur la formalisation de l'allemand écrit au XVIIIe siècle, complétés par les échos féministes actuels concernant la socialisation des jeunes filles. C'est le mot *Mädchen* « en tant que construction linguistique liée à ses significations sociales [mais aussi] en tant qu'actrices dans le contexte des perceptions historiques » (12) qui devient l'objet même de cette entreprise.

En effet, des onze manières d'écrire le mot, à présent nous n'en connaissons qu'une seule, celle de *Mädchen*. Tandis que le garçon est désigné par des termes propres jusqu'à aujourd'hui (*Junge*, *Knabe*), *Mädchen* est un diminutif dérivé du mot *Magd*. Etymologiquement, *Magd*,

depuis le IXe siècle, désignait à la fois la servante, la pucelle et la jeune fille. Ce n'est que dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, que l'usage de différents diminutifs se fait jour, et c'est celui du langage écrit au suffixe *-chen* qui l'emporte, notamment contre l'usage oral des dialectes autrichiens qui très probablement l'ignore. Cette transformation grammaticale a pour corollaire non seulement une « diminution », mais aussi le changement du genre grammatical du féminin (*die Magd*) au neutre (*das Mädchen*), suggérant une sorte de « chosification ».

La deuxième moitié du XVIIIe siècle est bien sûr aussi le moment où l'enfance, dans ses perceptions et les rôles, s'apprête à prendre un nouveau sens. L'enfance devient désormais une période de vie autonome d'un groupe d'âge déjà capable de travailler mais pas encore majeur. La nouvelle vision de cet âge est ambiguë : d'une part, déficitaire (ce que l'enfant ne sait *pas*) et pour cela, d'autre part, doté d'un grand potentiel d'apprentissage. Mais, on le sait, dans le cadre des changements majeurs de la fin du XVIIIe siècle, l'industrialisation naissante introduisant une distinction entre le travail salarié masculin en dehors du foyer familial et les « occupations » féminines à la maison, l'égalité sur fond d'exclusion des femmes de l'espace public et politique, instaurant de nouveaux paramètres de la différence des sexes, les choses se passent différemment pour les femmes et donc, à « petite échelle » aussi pour les filles.

La sémantique historique élaborée par Reinhart Koselleck et Lucian Hölscher à l'appui, l'historienne peut comprendre *Mädchen* comme notion et non pas comme simple mot, c'est-à-dire tant comme indicateur d'un état des choses que comme l'un des facteurs de celui-ci, mais aussi comme ayant un impact sur l'avenir, orientant les pensées, les discours, les perceptions des contemporains, chargée de significations spécifiques. C'est notamment en explorant le champ sémantique de *Mädchen* (22 sq.) que Meike Lauggas parvient à déceler ses spécificités paradoxales: les définitions et paraphrases de l'enfance des *Mädchen*, terme inédit choisi pour désigner désormais l'enfance féminine, se réfèrent pour la plupart à celles de la féminité adulte fondée sur les rôles d'épouse et de mère. La nouvelle manière de distinguer les étapes de la vie ne semble pas concerner les filles. Au contraire, chez les *Mädchen*, « la » féminité serait déjà en germe n'attendant que son épanouissement et à laquelle un curriculum spécifique, d'ailleurs socialement hiérarchisé, les prépare tant moralement que physiquement dans les archives, il n'est pas rare de trouver l'appellation de « futures mères ». Les *Mädchen*, semble-t-il, ne sont pas des enfants au même titre que les garçons, mais avant tout des « petites femmes » (indiqué par le diminutif) calquées sur le modèle de leurs mères, donc aussi dépourvues d'existence propre (indiqué par la neutralisation grammaticale) puisque toujours tournées vers quelqu'un d'autre, vers le mari et vers les enfants de préférence. Clairement sexuées comme femmes par référence à la procréation, elles sont d'autant plus clairement soumises à l'impératif de la pureté. Si, des connotations du mot d'origine *Magd*, se maintiennent celles de la virginité et de jeune âge féminin, la dimension du travail (la servante), en revanche, s'en trouve évincée, l'activité laborieuse étant remplacée par l'apprentissage scolaire. L'enfance moderne qui se présente comme concept bourgeois entre travail populaire et oisiveté aristocratique (97) mettra néanmoins du temps à s'imposer, comme le montrent les nombreux enfants « servant » dans les manufactures et usines du XIXe siècle.

La mise en discours de l'enfance féminine dans le cadre de l'administration scolaire dans la seconde moitié du XVIIIe siècle donne aux *Mädchen* une visibilité inédite (179) tout en les figeant, contrairement aux garçons, dans une sorte de non-état régi par la même dépendance que les femmes adultes, celles que leurs filles « naturellement » seront un jour. L'enfance est masculine et l'enfance féminine n'a pas lieu d'être puisque celle-ci est toujours une variante de la féminité tout court. Et c'est pour cela qu'elles vont à l'école comme les garçons et pas tout à fait comme eux.

Aujourd'hui encore, ces contradictions de l'image de la « petite femme » (grammaticalement) neutre qui doit apprendre ce que, par nature, elle est déjà, nous donnent du fil à retordre. C'est notamment contre le statut passif et dépendant auquel leur appellation même réduit ou « diminue » les filles que s'insurgent depuis une vingtaine d'années des critiques féministes

proposant diverses politiques féministes². Contradictions qui anéantissent, comme disent certaines, mais aussi contradictions qui s'approprient. Dans le sillage du second mouvement féministe, une nouvelle prise de conscience s'est fait sentir chez les jeunes filles et par rapport à elles, produisant pédagogies féministes, réflexions critiques sur la co-éducation ou l'expression artistique et sociale dont la culture des *girlies*³ des années 1990 est l'exemple phare.

Ceci n'est pas seulement un livre sur les jeunes filles, mais il leur est aussi adressé. Dans un style clair et rigoureux, Meike Lauggas cherche explicitement à rendre accessible son cheminement intellectuel complexe à un public au-delà des universités. Lectrices et lecteurs intéressés peuvent ainsi trouver en annexe le répertoire de quelques deux cents adresses d'institutions et d'initiatives sociales et culturelles (Autriche, Allemagne, Suisse) destinées aux jeunes filles.

Ce qui est visible aujourd'hui ne l'est pas toujours aux siècles passés et l'on regrette de ne pas pouvoir mieux connaître la vie de tous les jours et les regards de ces *Mädchen* du XVIIIe siècle ; peut-être retrouvera-t-on un jour d'autres archives. Il serait important d'élargir l'interrogation esquissée par l'auteur, d'apprendre davantage sur les jeux et les enjeux des différenciations, dans d'autres contextes (médecine, droit, politique, travail, représentations artistiques) et dans d'autres langues, entre âges, sexes et états sociaux; il serait notamment instructif d'examiner de plus près les usages de *Fräulein*, l'appellation antérieure au terme de *Mädchen* et exclusivement réservée aux jeunes aristocrates. Une autre question concernerait les nouvelles frontières qui séparent l'enfance de la jeune enfance d'une part, et de l'adolescence (ou jeunesse) de l'autre⁴. Il serait également intéressant de poursuivre, en amont, les liens de la nouvelle catégorie de *Mädchen* avec les féminismes naissants du XIXe siècle, la diversification progressive de l'enseignement, la féminisation de la profession, les tensions entre égalité et différence etc., et, en aval, de scruter plus précisément la pluralité des enfances et de leurs significations à l'époque moderne.

Si, aujourd'hui, le terme de *Mädchen* nous paraît le plus « naturel » possible pour parler de l'enfance féminine voire de femmes adultes -, cette étude très suggestive nous montre non seulement qu'il a une histoire controversée, mais surtout que l'institutionnalisation de l'enseignement au XVIIIe siècle sous la houlette de l'Etat marque une étape fondamentale dans l'institutionnalisation de la différence des sexes dont les effets sont sensibles loin au-delà des salles de classes. Le livre de Meike Lauggas propose en effet l'ébauche d'une sémantique historique féministe de ce que l'on pourrait appeler des « mentalités contradictoires » : en prenant les mots au pied de la lettre, elle invite à approfondir un regard original sur l'histoire politique, institutionnelle et sociale de la naissance des catégories, chargées de significations distinctives et discriminatoires, qui forgent la réalité de notre perception du monde et celle de nous-mêmes.

Notes

1 Sur l'éducation et l'histoire sociale des femmes et des jeunes filles : Elke Kleinau et Claudia Opitz (dir.), *Geschichte der Mädchen- und Frauenbildung*, 2 vol., Francfort-sur-le-Main/New York, Campus, 1996; Ilse Brehmer et Gertrud Simon (dir.), *Geschichte der Frauenbildung in Österreich*, Graz, Leykam, 1997; Christina Benninghaus et Kerstin Holtz (dir.), « *Sag mir, wo die Mädchen sind...* » . *Beiträge zur Geschlechtergeschichte der Jugend*, Cologne/Weimar/ Vienne, Böhlau, 1999 ; sur le sexisme du langage: Luise Pusch, *Das Deutsche als Männersprache*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1984; Senta Trömel-Plötz (dir.), *Gewalt durch Sprache. Die Vergewaltigung von Frauen in Gesprächen*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1984.

2 L'allemand s'est montré assez attentif aux inégalités inhérentes au langage (ou plus politiquement correct), tant en Allemagne qu'en Autriche. L'appellation *Fräulein* (Mademoiselle, littéralement la petite femme) n'ayant pas d'équivalent masculin (comme dans

d'autres langues), aujourd'hui perçue comme dévalorisant a été supprimée en Autriche du langage officiel (formulaire, appels à candidature, etc.) dans les années 80 ; les annonces (d'emploi) publiées doivent employer des termes masculins et féminins, etc.

3 Traduit de l'anglais en allemand par « *Görl-Kultur* », *Görl* faisant allusion à *Göre*, la gamine insolente ; cf. Annette Baldauf et Katharina Weingartner (dir.), *Lips. Tits. Hits. Power ? Feminismus und Popkultur*, Vienne/Bolzano, folio, 1998.

4 Gabrielle Houbre, *La discipline de l'amour : l'éducation sentimentale des filles et des garçons à l'âge du romantisme*, Paris, 1997 : 25, a fait remarquer que le terme français d'adolescence ne se disait qu'au masculin, et cela depuis le XVII^e siècle ; Jean-Noël Luc, *L'invention du jeune enfant au XIX^e siècle. De la salle d'asile à l'école maternelle*. Paris, Belin, 1997, souligne également l'importance de l'institutionnalisation de l'enseignement.

Pour citer cet article

Référence électronique

Ulrike KRAMPLE, « Meike LAUGGAS, *Mädchenbildung bildet Mädchen. Eine Geschichte des Begriffs und der Konstruktionen* (La formation des filles crée les filles. Une histoire de la notion et des constructions), Milena, *Feministische Theorie*, vol. 40, Vienne, 2000, 240 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 12 | 2000, mis en ligne le 20 mars 2003. URL : <http://clio.revues.org/index207.html>

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle